

Bulletin culturel



Lumières sur nos Passeurs de culture



BRIGITTE HOLLERAN

Chacun ne souhaite-t-il pas qu'à la fin de sa vie on puisse dire de lui : Le monde est meilleur parce qu'il a vécu ?

Cyrille Sippley

Le *Bulletin culturel* est produit par la
Société culturelle Kent-Nord

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada 

Chaque publication est accessible via notre site web www.sckn.info
 ainsi que sur notre page *Facebook*.

Impression : *Imprimerie Polycor ltée*

Des copies imprimées sont disponibles gratuitement aux Coops de Richibucto,
 Saint-Louis et Pointe-Sapin.

Abonnement individuel : 25\$ par année
 (copie envoyée mensuellement par la poste)

Direction : Carol Bernard

Courrier électronique : bulletinculturel.sckn@gmail.com

Téléphone : 524-2754

Courrier postal :

9 rue Archigny

Saint-Louis-de-Kent

N. B., E4X 1C5

La mission de la SCKN est de promouvoir la culture sous toutes ses formes et plus
 particulièrement la culture acadienne par la mise en valeur
 de ses artistes et artisans.

Notre vision est d'être le leader dans le développement de la culture acadienne
 et francophone dans la région de Kent-Nord.

Nous appliquons les règles de l'orthographe rectifiée et celles de l'orthographe traditionnelle :
https://www.sckn.info/files/ugd/9010dc_625c6145a44f494fa8a89odd26ee3096.pdf



le borgo



Le Borgo est un espace réservé aux organismes sans but lucratif.
Pour en bénéficier, envoyez-nous votre annonce avant le 15 du mois
à l'adresse bulletinculturel.sckn@gmail.com

LES ÉLÈVES PRÉSENTENT

*Le Marché
Hivernal MFR*

49 RUE DU COLLEGE, SAINT-LOUIS DE-KENT

**17 DÉCEMBRE 2022
9H00-13H00**

ENTRÉE GRATUITE

**COLLECTE DE DONS
À L'ENTRÉE**

Nouvelles de l'école



Une commémoration pour nos vétérans à Saint-Louis-de-Kent

Le jeudi 10 novembre 2022, les élèves de l'École Marcel-François-Richard ont organisé une cérémonie afin de souligner le jour du Souvenir. Depuis plusieurs semaines, les élèves de 7e année de la classe de Mme Cindy Caissie ont rassemblé les personnes clés de l'école et de la communauté dans le but de commémorer les sacrifices des militaires qui ont servi leur pays.

La cérémonie a aussi permis aux élèves du secondaire inscrits au cours d'histoire de l'Acadie de M. Jonathan Richard de présenter leur projet *Bannières commémoratives aux anciens combattants*. Les élèves ont approché les familles des anciens combattants dans le but de créer des bannières qui sont présentement exposées sur les poteaux de téléphone dans le village de Saint-Louis-de-Kent. Celles-ci seront exposées jusqu'à la mi-novembre. L'objectif est de créer une bannière pour chaque ancien combattant de Saint-Louis-de-Kent. C'est une très belle initiative qui permet aux élèves et aux gens de la communauté de prendre conscience comment plusieurs personnes de notre région ont bravement défendu notre liberté.

Bravo les élèves ! Votre engagement fait tellement une différence dans votre communauté ! Vous laissez de très belles empreintes à l'école Mgr-Marcel-François-Richard ! Merci à celles et ceux qui se sont joints à nous pour participer ou assister à la cérémonie. Merci à *Place aux compétences* (programme *S'engager à découvrir le Canada*), à la Légion Royale Canadienne, (Branche #30-Richibucto) et aux familles des anciens combattants d'appuyer ce projet financièrement. Merci au Village de Saint-Louis-de-Kent pour leur collaboration.



Anita Doucet
agente de développement communautaire

Le Jour du Souvenir à l'école Mgr-Marcel-François-Richard



Lumières sur nos passeurs de culture

Mettons les projecteurs sur les personnes qui contribuent à la vitalité et au développement de notre communauté en partageant avec nous leur passion.



BRIGITTE HOLLERAN

Brigitte Holleran, soprano acadienne-irlandaise, se démarque par sa voix puissante et délicate, tant sur la scène classique que folklorique. Ayant complété ses études en chant classique à l'Université de Montréal, elle est finaliste du XIIIe Concours international de musique tchèque et slovaque en 2015. À l'Opéra, elle a incarné plusieurs rôles, dont Comtesse des Noces de Figaro (Highlands Opera Studio 2015), Eurydice puis Première Muse dans Évangéline (2013 et 2014, Opéra-théâtre de Rimouski). En 2015, elle chanta le solo de soprano du Requiem de Fauré (Chœur Massenet). De plus, elle a créé le rôle-titre de l'opéra Évangéline de Sylvain Cook, présenté à l'ouverture du Festival Mondial Choral, puis en tournée en France cette même année, en 2013. En plus de sa carrière classique, Brigitte a créé plusieurs spectacles de musique folklorique acadienne et irlandaise, mais aussi de blues et de tango, avec diverses formations musicales allant du piano à l'orchestre symphonique (Irish Eyes), en passant par la guitare (Week-End Blues de Montréal) et le petit ensemble (Le quatuor celtique). Elle est aussi professeur de chant depuis plus de 15 ans. En 2019, elle a été professeur de musique et directrice musicale à l'École de Ballet Atlantique, avant de s'envoler vers l'Allemagne en 2020, où elle a complété une maîtrise en pédagogie Waldorf. Aujourd'hui, Brigitte habite à Stuttgart en Allemagne, où elle continue d'enseigner et de chanter.



Nous remercions Brigitte d'avoir accepté de répondre aux questions du Bulletin culturel. En dépit de la distance entre son appartement qui se situe dans la ville de Stuttgart en Allemagne et ma résidence à Saint-Louis, la technologie rendit possible notre conversation qui fut à la fois conviviale et profonde. En effet, tout en échangeant sur les beautés ou les défis que nous réserve le quotidien nous avons touché aux valeurs qui animent cette femme tout autant passionnée que passionnante! Je vous présente ici le compte-rendu de notre conversation.

Carol Bernard

Brigitte. Si tu le veux bien, commençons par le début. J'aimerais savoir comment la musique est venue dans ta vie. Était-elle déjà présente dans ta famille ou dans la maison? De quelle façon cette passion a-t-elle prit naissance en toi?

En fait, on a toujours chanté chez nous depuis que je suis toute petite. Mes premiers souvenirs remontent à mon enfance, lorsque je me tenais sur les genoux de mon père et que lui jouait de la guitare. J'étais comme pris en sandwich entre lui et sa guitare; je regardais ses doigts bouger et je chantais avec lui. Ma mère aussi chantait. Elle avait une belle voix. En fait, je crois que j'ai la voix de ma mère. Quand on chante ensemble, à Noël, je suis toujours surprise et un peu étonnée d'entendre que nos voix sonnent pareilles. Il y avait aussi mon grand-père, Antoine Daigle, qui chantait beaucoup. Il chantait dans la chorale de l'église à Acadieville. Ma tante Marie joue du piano, en fait, elle enseigne le piano et je pense que dans la maison de mes grands-parents elle aurait sûrement joué de l'harmonium. Ma mémère, Florence Daigle, jouait de l'accordéon, mais je ne l'ai pas vu souvent jouer. Il faudrait demander à ma mère. c'est surtout mon grand-père qui chantait.

Comment t'est venu ton intérêt pour la musique?

Dès ma petite enfance, j'ai été initiée au folklore. Les chansons traditionnelles acadiennes et irlandaises avait leur place, ainsi que toutes les valeurs qu'elles véhiculaient et qui ont vraiment nourri mon enfance.

Il est vrai que la musique et les chansons étaient très reliées au mode de vie de nos parents et de nos grands-parents. Ils travaillaient fort et ils avaient peu de temps pour s'amuser et se divertir, mais quand ils en avaient la chance, ils faisaient bouger le plancher!

En effet, plusieurs d'entre eux chantaient et jouaient de la musique et même lorsqu'ils travaillaient ça faisait partie de la vie de tous les jours.

À quel moment ta formation musicale a-t-elle débutée? Dès l'enfance ou plus tard?

C'est venu beaucoup plus tard. Quand j'ai fini l'école, je ne savais vraiment pas ce que je voulais faire dans la vie. Je savais que l'être humain m'intéressait et j'ai commencé à l'université Laval en psychologie, pour ensuite me tourner vers la philosophie, et là, ç'a vraiment fait un déclic pour moi.

Est-ce que tu chantais déjà à ce moment-là?

Moi, j'étais quelqu'un qui chantait sans arrêt! J'ai des souvenirs d'adolescence où je me faisais disputer à table pendant le souper parce que je chantais. J'étais toujours en train de chanter et ç'a été un peu ça l'élément déclencheur. J'ai commencé à prendre des cours de chant pour le plaisir pendant que j'étais à l'université. En fait, c'est un ami qui m'a dit : Brigitte, mais tu es tout le temps en train de chanter! On allait boire une bière au pub et c'était exactement ça. J'étais assise dans le pub et je chantais. Il me regarde alors et il me dit : Pourquoi ne vas-tu pas étudier la musique? Je crois que cela a vraiment provoqué un déclic et que c'est à ce moment-là que j'ai réalisé que oui, je pourrais faire ça. J'avais fait un peu de piano lorsque j'étais petite, mais c'était tout. Mes premières expériences plus profondes en musique, comme interprète et en dehors de la famille se sont passées avec ma meilleure amie à l'école secondaire. Elle jouait du piano et elle pratiquait plusieurs heures par jour, car elle faisait le conservatoire. Elle jouait du Chopin. J'ai le souvenir que j'étais assise à côté d'elle sur le banc du piano et que c'était pour moi comme une expérience religieuse et méditative. Elle jouait le prélude Tristesse de Chopin qui dure environ 3 ou 4 minutes. Cette pièce est très intense et chaque fois qu'elle la finissait, il y avait ces quelques secondes de silence pendant lesquelles on se regardait. Ce moment-là était tellement profond! Ce sont des instants comme ceux-là que j'ai souvent tenté de reproduire sur scène et qu'heureusement j'ai vécu!

L'expérience de la scène comme telle est venue beaucoup plus tard. Lorsque j'ai commencé mes cours de chant je pensais que j'allais faire de la musique pop ou du métal ou encore du punk parce que c'était la musique que j'écoutais. Mais par hasard, ma professeure chantait du classique. Je ne savais rien en musique classique, mais vu que je parlais plusieurs langues, j'aimais beaucoup chanter en italien et en espagnol, et puis je me souviens d'une pièce en espagnol qui s'intitule Triste de Ginastera, et qu'à un moment donné lorsqu'on le pratiquait, il y a eu quelques secondes d'une grande intensité. Ça été fulgurant ce moment-là parce que ma prof a été émue jusqu'à verser une larme. C'est alors que je me suis rendu compte de ce que la musique classique pouvait produire.

Crois-tu que l'on peut aller plus loin avec la musique classique qu'avec un autre type de musique?

Moi, j'aime toutes les sortes de musique et j'aime chanter toutes les sortes, mais ma formation est en chant classique. Parfois, je compare ça au ballet classique. On peut danser de toutes les façons, mais on ne peut danser le ballet classique qu'en ayant beaucoup, beaucoup pratiqué. On ne peut pas juste se lever et faire un grand jeté. Il faut que le corps soit entraîné. Il faut montrer au corps les gestes à poser et cela prend beaucoup d'années et on ne peut pas le faire à moitié. Il y a une façon correcte de le faire et il y a une façon qui, techniquement, n'est tout simplement pas bonne. Il y a quand même certaines structures dans la musique classique qui demandent un engagement différent, même pour l'écoute, et quand j'ai commencé à m'y investir c'est comme si j'ai pu mieux l'apprécier. J'ai eu la piqûre de ça. Au fond, pour devenir un musicien ou une chanteuse classique il est important d'aimer pratiquer la même note pendant des heures. Répéter, répéter et encore répéter. Il faut trouver un plaisir à s'exercer à prononcer correctement les sons ou de faire la différence entre la langue, le voile du palais, le torse, le ventre ou comment on tient son dos jusqu'à ce que ça devienne un automatisme. On ne peut pas l'improviser. Si nous revenons à l'exemple du danseur de ballet, chacun de ses mouvements ont demandé des années de pratique et si moi j'essaie de faire la même chose, j'en suis incapable et je tombe par terre. Il faut que ce soit répété des milliers de fois et il se trouve que ça, j'ai du plaisir à le faire.

Comment décrirais-tu tes premières expériences sur scène?

Au début, ç'a été une surprise d'entrer dans quelque chose de si profond. J'essayais de découvrir comment on pouvait entrer en contact avec le public. Avec la musique on peut toucher le cœur de quelqu'un directement et lorsque j'ai senti que tout le monde avait les yeux pleins d'eau parce que ma musique leur permettait peut-être d'exprimer une souffrance qu'ils ne pouvaient laisser sortir autrement, j'étais moi-même très émue. C'est un peu à ce moment-là que j'ai compris que j'avais un talent, une capacité à explorer. Je me suis rendue compte que ce n'était pas juste moi qui était intense, mais que les gens aussi vivaient quelque chose au fond d'eux. Ensuite, pendant 15 ans j'ai raffiné mon métier et là ce furent des moments très difficiles. Il y a eu le début qui avait été magique, mais ensuite c'était le vrai travail qui commençait. Au fond, aujourd'hui ça n'a pas tellement changé. Ce contact humain est toujours là, mais je le comprends mieux maintenant. Je comprends mieux ce qui se passe maintenant et ça s'est approfondi, mais en même temps pas vraiment. C'est difficile à d'écrire.

La semaine dernière, j'ai reçu la musique d'un oratorio portant sur l'évangile de Luc qui a été créée pour célébrer les cent ans de la fondation d'une église. Elle a été écrite par une compositrice tchèque qui vit ici, en Allemagne, et l'on m'a confié la partie de l'archange Gabriel. Pour moi, aujourd'hui, lorsque je prends conscience que je suis la voix de l'ange Gabriel, c'est énorme. C'est puissant, philosophiquement et spirituellement. J'ai vraiment conscience de ce que ça veut dire et de l'honneur que j'ai de pouvoir incarner ce personnage-là. La musique classique me permet d'être en contact avec beaucoup de génie humain et c'est un honneur d'être au service de quelque chose d'aussi grandiose.

Comment s'est poursuivi ton parcours à l'université Laval?

Comme le parcours de quelqu'un qui essaye de devenir artiste ou qui réfléchit à son expérience d'artiste. Voici ce que je peux dire quand on décide de se dévouer et de mettre son épaule à la roue. Je pourrais le comparer à un parent qui élève un enfant. Il y a des moments merveilleux et il y a des moments difficiles. C'est un peu pareil pour l'artiste. Même s'il y a des moments plus difficiles, tu continues tout de même parce que tu aimes ce que tu fais. Parfois ça te broie complètement, mais c'est le courage de se relever après avoir tombé qui fait que quelqu'un peut dire qu'il est un héros ou qu'il est vraiment un artiste. C'est quand on a un échec et comment on réagit à cet échec qui fait la différence.

En musique, il faut arriver à comprendre quelque chose que l'on ne m'avait pas expliqué à l'école. Ça fonctionne par cycle. Chaque projet est comme un petit bébé que l'on met au monde. Pour chaque nouveau projet, il y a une inspiration et quelque chose qui prend naissance. On met ensuite beaucoup d'énergie en œuvre, on mobilise nos gens et l'on finit parfois endetté. Tout cela fait un cercle et ça retombe. Et lorsque ça retombe et que c'est fini, c'est un moment difficile parce qu'on revient au point zéro. On se retrouve souvent au point de départ et l'on a parfois l'impression qu'on a dévoué 2 ans de notre vie à réaliser un projet pour se demander à la fin: mais est-ce que j'ai une retombée de tout cela? Est-ce que j'ai contribué à ma pension de retraite? Parce que si j'avais travaillé dans un bureau pendant 5 ans, j'aurais contribué pendant 5 ans à ma retraite. Malheureusement un artiste n'a pas ce privilège. En fait, le statut de l'artiste devrait lui assurer un minimum de sécurité financière. Ce qui n'est pas le cas présentement.

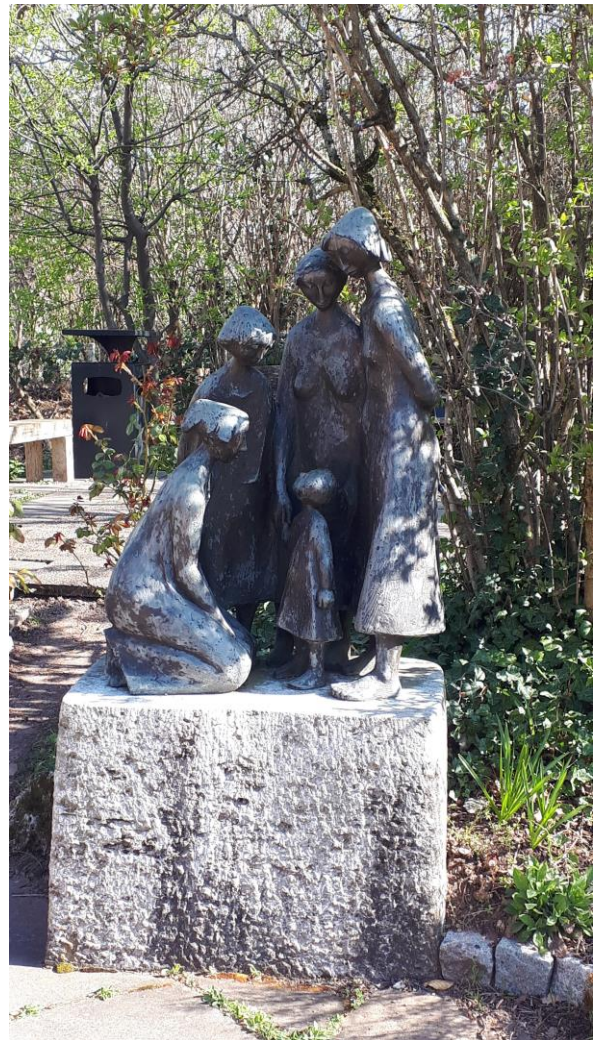
Ce sont surtout les premières années qui sont particulièrement difficiles et je ne pensais pas au départ que c'était comme ça, mais j'ai suivi des formations avec d'autres artistes et de supers mentors qui nous ont expliqué que lorsque tu te trouves à la fin d'un projet il ne faut pas être surpris de ce qui arrive. Que c'est un peu comme une mort et qu'il faut comprendre qu'il y aura une suite et qu'autre chose renaitra.

Toutefois, cela demande une grande ouverture et un travail sur soi-même pour en arriver à simplement accueillir ce qui est. Et si l'on compare un projet artistique à une histoire d'amour, il y a des histoires d'amour, tout comme des projets artistiques, qui durent un an et il y en a d'autres qui durent 30 ans, mais chaque fois que l'un ou l'autre arrive à sa fin on a le cœur brisé. Il y a des gens qui ont la chance de tomber sur le partenaire qui va rendre leur vie merveilleuse durant plusieurs années, mais ce n'est pas tout le monde qui a cette chance.

Qu'est-ce qui t'a menée à te rendre jusqu'en Allemagne pour poursuivre ton projet?

Ayant eu l'occasion de vivre dans plusieurs pays et d'apprendre plusieurs langues, pour moi, voyager est un besoin. J'ai passé 10 ans dans la ville de Québec et c'était extrêmement pénible pour moi de ne pas avoir pu voyager durant cette période. En fait, je voulais voyager et j'ai fini par me rendre compte que je devais répondre à ce besoin. Lorsque je suis arrivé ici, en Allemagne, je parlais à peine l'allemand, mais je m'étais tout de même inscrite dans un cours de maîtrise en pédagogie en allemand. Cependant, je sais que j'ai de la facilité en langue et que j'apprends très vite, alors je me suis fait confiance et j'ai appris l'allemand dans un an et demi et j'ai bien réussi ma maîtrise. Je savais que j'étais capable de le faire.

J'ai choisi l'Allemagne pour la musique, la littérature et la philosophie. J'aime la musique allemande comme celle de Schubert, de Wagner ou de Strauss, mais c'est toute l'Europe germanophone qui m'interpelle, car il y a quelque chose dans cette culture qui me touche et que j'avais vraiment besoin d'aller jusqu'à la racine de celle-ci.



Présentement, tu enseignes en même temps que tu étudies et tu es aussi impliquée dans des projets de création, n'est-ce pas?

Oui, j'ai vraiment fait le choix d'enseigner le chant. J'aime enseigner et de façon générale j'obtiens de très bons résultats. Au fond, pour moi le bon équilibre serait de

pouvoir être moitié interprète, moitié professeur et c'est pour me permettre de vraiment m'établir ici que j'ai décidé de suivre ce cours en pédagogie. Il s'agit d'une pédagogie spécialisée pour les écoles Waldorf. Ce sont des écoles qui sont basées sur une approche philosophique et spirituelle de l'enseignement et qui considère le développement de l'être humain dans son entièreté.

Je suis quelqu'un qui a beaucoup cherché. Je pense que de nos jours, on cherche beaucoup entre la religion, la spiritualité et moi je veux un bon équilibre entre rester terre-à-terre et m'ouvrir vraiment à quelque chose de moderne. Par exemple, aujourd'hui on en connaît de plus en plus sur le bouddhisme, les chakras ou autres énergies et j'aime comprendre comment un art américain d'aujourd'hui peut intégrer ça tout en étant chrétien.



Est-ce que tu parviens à concrétiser cet équilibre que tu recherches?

Présentement, je suis encore en train de le bâtir. Ce n'est pas encore comme je l'aimerais, mais ça viendra. L'année dernière, j'ai beaucoup enseigné et je n'avais plus de temps pour mes projets personnels et puis là, cette année, c'est un peu le contraire. Pour le moment, j'ai un emploi stable qui va me permettre de concrétiser mes projets artistiques. Alors, je suis encore en train d'y travailler, mais je suis sur le bon chemin.

Est-ce que tu poursuis ta formation musicale et es-tu encore accompagnée musicalement?

Un chanteur c'est comme un sportif. Celui-ci doit avoir un coach s'il désire s'améliorer. Si mon objectif comme athlète est d'aller faire les olympiques, j'ai besoin d'un entraîneur. Je peux être le meilleur skieur au monde, je vais continuer d'avoir besoin d'un coach, alors c'est la même chose pour l'artiste. Tout chanteur professionnel a besoin d'être guidé par un professeur de chant et un pianiste accompagnateur. Ça lui prend à ses côtés des personnes qui connaissent bien les chanteurs et le répertoire musical. Donc, je travaille avec ces gens-là et je les paie afin qu'ils m'aident à préparer des auditions pour différents projets. Plusieurs choix s'offrent à moi présentement et sont en train d'être considérés.

Vois-tu encore plusieurs années devant toi en Allemagne?

Je ne suis pas complètement fixée en ce moment. En même temps, lorsque j'y pense, la période de temps pendant laquelle j'ai habité à Saint Louis et la quantité de travail qui est venue vers moi, c'est incroyable! J'ai travaillé pour Ballet atlantique Canada qui ne voulait pas me voir partir. C'était un travail merveilleux avec les jeunes de l'école. Il y a un besoin réel d'éduquer musicalement les jeunes et les enfants. Toutefois, selon moi, ce qui manque le plus dans la région pour attirer les artistes à s'y installer, c'est un espace de création accessible financièrement et une meilleure reconnaissance du statut de l'artiste. Il y a une nécessité pour l'artiste de voir que la société reconnaît sa contribution et qu'il mérite d'être soutenu par celle-ci. En Allemagne, par exemple, certaines agences sont subventionnées par l'état et tu n'as pas besoin de payer pour utiliser leurs services. L'artiste a aussi droit à une assurance emploi et médicament .

Nous pouvons certainement féliciter ta détermination et ton courage, car tu n'as pas peur de l'inconnu et tu te fais confiance.

Parfois, je me sens complètement paralysée et je me demande ce que je fais là-dedans et qu'elle sera la prochaine étape ou le prochain pas à faire. Au final, si j'ai un toit sur ma tête et l'argent pour vivre, oui, alors je continue.

Est-ce qu'il t'arrive de penser que tu aurais dû aller dans une autre direction ou de regretter de t'être lancée en chant classique ou tu penses plutôt que ça ne pouvait être autrement?

Oui, j'ai souvent douté et je me suis souvent demandée pourquoi j'avais pris une telle décision plutôt qu'une autre. Pourquoi avoir pris un chemin si compliqué? Toutefois, si j'ai un seul regret dans la vie ce serait d'avoir attendu si longtemps avant de voyager. C'était un réel besoin chez moi et je l'ai retenu trop longtemps. Je voulais voyager, mais j'avais peur de me lancer. Alors, si j'ai un regret, oui, c'est celui-là. Au bout du compte, je suis contente de mes décisions. Je pense que ce que l'on regrette souvent c'est de ne pas avoir osé. Parce que même si on a osé et qu'on se plante complètement, au moins on a appris quelque chose et on a la satisfaction d'avoir essayé. Si on demande à des personnes âgées si elles ont des regrets, celles-ci se réfèrent souvent aux choses qu'elles n'ont pas faites. Une décision est souvent bonne dans la mesure où elle nous permet de vivre en concordance avec nos passions, nos désirs et nos valeurs et, si toutefois, on tente d'ignorer ces aspects, on ne devient pas la personne qu'on voudrait être. Ce n'est pas parce qu'on ne voit pas immédiatement le résultat d'une décision que c'est un échec. Il s'agit tout de même d'une expérience sur laquelle tu peux te poser pour aller vers la prochaine. Il n'y a pas de bon ou de mauvais choix. Il y a des choix, c'est tout. Dans mon cas, Il me faut vivre avec le

renouveau perpétuel du cycle de travail dont on a parlé plus tôt. Il faut l'accepter et le comprendre et ne pas le vivre comme un échec, mais plutôt l'utiliser et profiter des moments d'arrêts pour se refaire, se reposer et être prêt pour entreprendre le nouveau projet.

Es-tu revenue en Acadie depuis ton départ pour l'Allemagne?

Je suis venue à Noël l'année dernière mais je ne sais pas quand aura lieu ma prochaine visite. Toutefois, il est certain que je rêve toujours de nouveaux voyages en Acadie et que j'y retournerai!

Brigitte Holleran





Ma 
COOP
 Pointe-Sapin
 Ma communauté
 Ça m'appartient!

<https://www.facebook.com/pointesapin.coop/>



• LES MARCHÉS •
Tradition
 • MARKETS •
COOP

Coopérative de Saint-Louis Itée

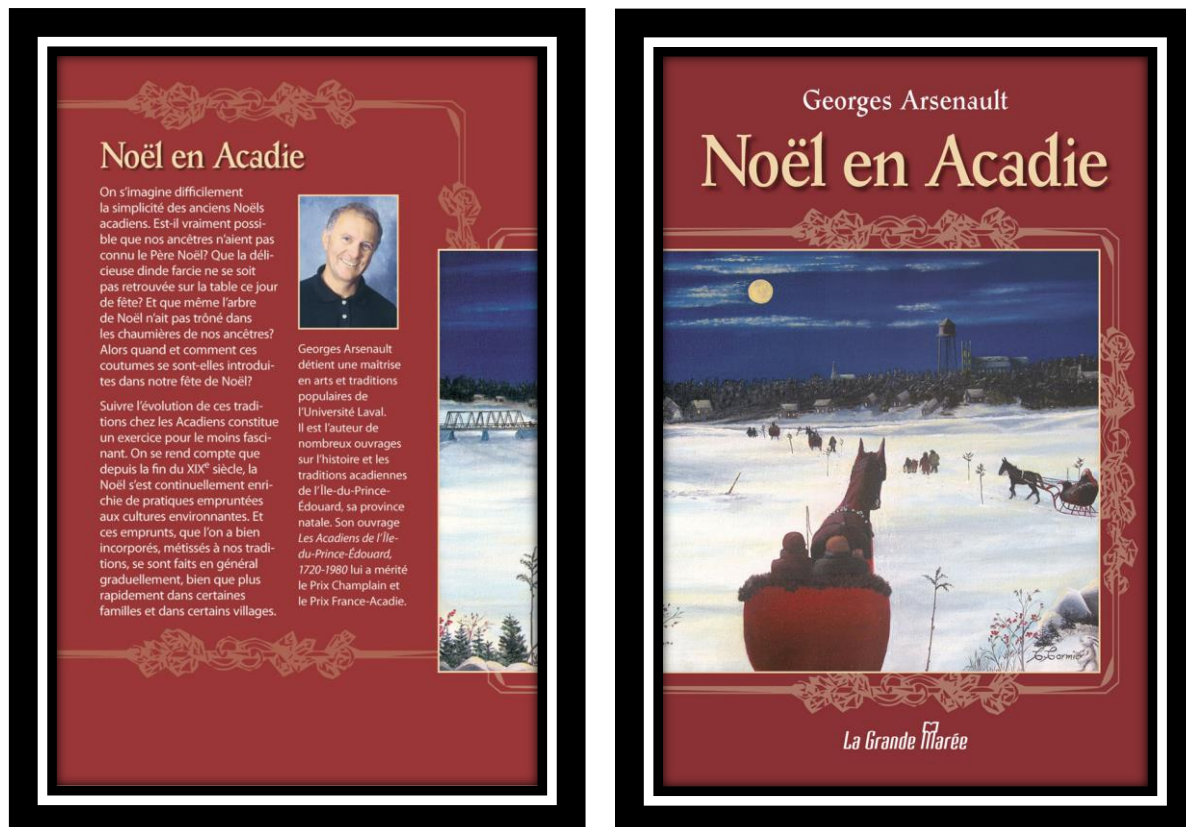
876-2431



Pour ce bulletin de décembre, nous vous proposons un extrait du livre *Noël en Acadie* de **Georges Arsenault**, folkloriste, historien et auteur Acadien bien connu. Le chapitre que nous avons choisi de reproduire est celui portant sur la tradition de l'arbre de Noël. Découvrez comment notre région a été témoin des premières apparitions de cette tradition en Acadie.

Noël en Acadie, peut être acheté sur le lien suivant :

<https://grandemaree.refc.ca/fiche-livre/?titre=noel-en-acadie&ISBN=9782921722674>



Sur la couverture :

En route vers la messe de minuit. Ce tableau, intitulé « Messe de minuit », a été peint en 1996 par Camille Cormier (1924-2003). L'artiste évoque les Noëls de sa jeunesse quand les paroissiens de Shédiac (Nouveau-Brunswick) traversaient en traîneaux la rivière Scoudouc pour se rendre à la messe de minuit. On aperçoit les arbustes plantés dans la glace qui servaient à baliser la route à suivre. Coll. Musée acadien, Université de Moncton.

L'arbre de Noël



Aujourd'hui, l'arbre de Noël constitue le symbole par excellence de la fête de Noël à travers le monde. Ses origines se perdent dans la nuit des temps, mais les historiens s'entendent pour dire que la coutume de l'arbre de Noël moderne remonte à l'Allemagne du XVI^e siècle¹³⁴. C'est d'ailleurs un général de l'armée britannique d'origine allemande, en poste à Sorel, au Québec, qui aurait introduit au Canada cette tradition en 1781. Mais sa popularité s'est répandue surtout dans le monde anglo-saxon après le mariage de la reine Victoria d'Angleterre au prince Albert d'Allemagne en 1840. La publication dans le *Illustrated London News* en 1848 d'une gravure du couple royal et de leurs enfants, posant près d'un arbre de Noël, a grandement contribué à créer un engouement pour cette tradition allemande. Comme Santa Claus, le sapin a fait son apparition en terre acadienne au cours des années 1880, mais il a pris plus de temps à s'y implanter de façon universelle. Même dans les années 1940, des familles acadiennes au Nouveau-Brunswick n'en avaient pas encore adopté la tradition. D'ailleurs, c'était aussi le cas au Québec¹³⁵ et dans plusieurs autres régions du pays, notamment à Terre-Neuve¹³⁶.

Pour gréer un arbre de Noël

« Le premier arbre de Noël qu'on a fait, nous autres, on avait plusieurs enfants dans ce temps-là. Il y avait toujours six ans qu'on était mariés quand on a commencé à faire des arbres de Noël. On a pris ça aux États. On a été aux États et puis on a appris là qu'ils faisaient des arbres de Noël pis des cadeaux de Noël. »

Mme John N. Levesque, Charlo, N.-B.

« J'avions pas des ornements comme qu'ils avont aujourd'hui. Peut-être dans les villes, mais dans les contrées on était mieux de se contenter avec ce qu'on avait. On faisait des rosettes avec des papiers de couleurs pour gréer un arbre de Noël. J'avions du bonbon sus les arbres. J'amarrions ça. Des chandelles. »

Liliane Bellefontaine, Chezzetcook-Ouest, N.-É.

« Notre premier arbre de Noël fut en 1922. Une de mes sœurs venue de Fredericton pour les fêtes, avait amené des décorations faites au magasin. De plus, nous avions découpé des petits sacs de thé en plomb pour faire des glaçons. »

Cyriac Brideau, Saint-Louis-de-Kent, N.-B.

« On avait des boules de Noël. Ma mère était bonne, elle faisait des petites affaires crochetées avec de la laine, avec du rouge et du vert, pis on mettait ça sur l'arbre. On faisait du popcorn. On enfilait ça pis on mettait ça sur l'arbre; ça faisait des guirlandes. On avait des belles cartes de Noël; on en mettait sur l'arbre aussi. Ça venait plutôt des États. »

Joséphine Gallant, Cap-Egmont, Î.-P.-É.

« Quand on pouvait avoir du papier fin, blanc, ma mère faisait des chaînes avec ça. Quand elle en n'avait pas, on recevait les Annales de Sainte-Anne pis elle coupait ça pour faire des chaînes. Toutes les cartes qu'on avait, cette année-là, on les mettait dans l'arbre. Ma mère avait une étoile pour mettre en haut, pis au milieu de l'étoile elle avait découpé un portrait de l'Enfant Jésus dans la crèche. »

Marie DesRoches, Miscouche, Î.-P.-É.

« Mais moi, je me rappelle d'un arbre de Noël que mon père avait fait, j'étais petite. J'ai perdu les jambes à trois ans. Pis j'ai descendu dans l'escalier, pis il était après essayer de faire un arbre de Noël. Il avait mis des pommes dessus. C'était beau avec des cartes de Noël. Des pommes. Il l'a défait le midi parce qu'on était beaucoup, hein? C'était juste pour me montrer un arbre de Noël, comment c'était fait. C'était 1927-28, ces années-là. »

Florence LeBlanc, Gros-Cap, Îles de la Madeleine

« J'en ai fait assez des petites décorations. Le papier à thé qu'on appelait, on sauvait tout ça. On en sauvait avant Noël pour faire des glaçons. On les coupait fin pis on les tordait un petit peu. Pis on enfilait des pommes de pré. On décorait avec ça. On faisait une petite chaîne avec des papiers, on mettait ça ensemble, avec les cartes de Noël de l'année d'avant. Ça faisait toute du couleuré. C'était beau, on trouvait ça beau.»

Sophie Richard, Mont-Carmel, Î.-P.-É.

Beaucoup d'enfants voyaient leur premier arbre de Noël à l'école où l'institutrice ou l'instituteur prenait l'habitude d'en décorer un pour l'examen semi-annuel ou le concert de Noël. En 1881, au couvent de la Congrégation de Notre-Dame, à Saint-Louis-de-Kent, au Nouveau-Brunswick, les religieuses ont tenu « un concert dans [la] grande salle du Couvent avec un Arbre de Noël ¹³⁷ ». À notre connaissance, c'est la plus ancienne attestation d'un sapin décoré dans un contexte acadien. Quelques années plus tard, en 1884, les religieuses de la même congrégation, au couvent de Miscouche, à l'Île-du-Prince-Édouard, en ont monté un à leur tour pour l'examen semi-annuel de leurs élèves qui se déroulait le 20 décembre, selon l'annaliste du couvent : *Monsieur le Curé veut bien venir faire les revues, toutes les enfants sont réunies dans la grande salle. Ce Bon Père paraît satisfait de leur progrès. Un arbre de Noël avait été préparé pour récompenser nos chères élèves, Monsieur le Curé a la bonté d'y ajouter deux magnifiques livres de prières, un en anglais, l'autre en français, puis des pommes en abondance* ¹³⁸.

Les religieuses n'ont pas été les seules à récompenser leurs élèves avec un arbre de Noël. Dans le village de Rivière-aux-Saumons, en Nouvelle-Écosse, l'instituteur Pierre Doucet faisait de même le 20 décembre 1889 : *Une petite séance avait été organisée, pendant laquelle devait avoir lieu la distribution de diverses récompenses, devant être présentées aux élèves par leur instituteur. Un arbre de Noël ayant été déposé dans l'école pour la circonstance, et sur lequel était artistiquement déposé les différents cadeaux, devant être distribués aux élèves* ¹³⁹.



Les arbres de Noël chez Télecphore Arsenault

Télecphore Arsenault était un notable acadien qui fut cultivateur, shérif et homme politique. L'arbre, dans la photo de gauche, date de 1924 alors que la famille demeurait à Adamsville (Nouveau-Brunswick). Chargé de nombreux ornements, de cadeaux et de cartes de Noël, il avait été décoré par son fils Alphonse Arsenault (1901-1990). Le sapin de la photo de droite, dont la décoration est beaucoup plus raffinée et qui comprend une jolie petite crèche en carton, date de 1931. À cette époque, les Arsenault demeuraient à Richibouctou (Nouveau-Brunswick). Sous les arbres, on aperçoit les cadeaux reçus par les membres de la famille. Centre d'Études acadiennes, fonds Alphonse-Arsenault.

Les Acadiens qui vivaient en ville et les membres de la petite bourgeoisie acadienne semblent avoir été les premiers à accueillir le sapin de Noël dans leur salon. À Abram-Village, à l'Île-du-Prince-Édouard, la famille du marchand et homme politique Joseph-Octave Arsenault en décorait un dès les années 1880¹⁴⁰. Les filles de la famille avaient peut-être découvert cette tradition au couvent de Miscouche où elles étaient pensionnaires.

Selon les recherches de l'historien Alphonse Deveau, l'arbre de Noël a commencé à se répandre chez les Acadiens du sud-ouest de la Nouvelle-Écosse pendant les années 1890, de sorte qu'au tournant du siècle, il a fait son entrée dans la plupart des foyers¹⁴¹. Ce ne fut pas le cas à Chéticamp, à l'autre bout de la province, où il ne devint courant que dans les années 1930, comme à Cap-Pelé, dans le sud-est du Nouveau-Brunswick : « *Je m'en rappelle, raconte Lina Robichaud,*

qu'on a eu des arbres chez nous vers 1929-30. Avant ça, y avait juste quelques familles qui gréyaient des arbres de Noël. Tu trouvais peut-être une douzaine de sapins dans toute la paroisse avant 32-33¹⁴². » C'est ainsi que la tradition s'installa plus ou moins vite selon la région et selon les goûts et les moyens de chaque famille.

À l'origine, en Allemagne, on décorait le sapin avec des fruits, des gaufrettes, des ornements en sucre ou dorés et des roses en papier. Cette tradition s'est répandue en Amérique du Nord où l'on y suspendait aussi les cadeaux que l'on distribuait le jour de Noël. Ceux qui étaient trop gros et trop lourds étaient placés sous l'arbre¹⁴³.



Noël à l'école. En 1953, les élèves de Mathilda LeBlanc, de la petite école de Richard-Village, dans la paroisse d'Acadieville (Nouveau-Brunswick), posaient fièrement à côté de l'arbre de Noël. Les élèves de la 1^{re} à la 8^e année étaient prêts à accueillir leurs parents pour leur concert de Noël qui se déroulait en matinée lors de la dernière journée de classe avant les vacances. À la fin du concert, les commissaires scolaires donnaient l'après-midi de congé aux écoliers en guise de remerciement. Sous l'arbre, on aperçoit les cadeaux emballés que M^{lle} LeBlanc avait achetés pour chaque élève. Première rangée, de gauche à droite : Marguerite LeBlanc, Yvonne Daigle, Simonne Poirier, Norma Richard, Edmond LeBlanc, Alfred LeBlanc, François LeBlanc, Fernard Poirier. Deuxième rangée : Alice Poirier, Évangéline LeBlanc, Léa Barrieau, Gérard LeBlanc, Fabien LeBlanc, Alcime Daigle. Coll. Mathilda Richard.

D'après les premières descriptions d'arbres de Noël trouvées en Acadie, des petits présents étaient suspendus aux branches, tel celui mentionné à l'école de Rivière-aux-Saumons. Les jeunes pensionnaires qui ont passé Noël au couvent de Saint-Louis-de-Kent, au Nouveau-Brunswick, en 1905, ont trouvé des cadeaux dans le sapin, comme l'explique une religieuse : « ... mais l'arbre est tout prêt et garni de petits objets dont elles auront le choix. Toutes nous y avons mis la main, rien n'a été oublié pas mêmes les clochettes et les petits cierges. » D'ailleurs, les religieuses prenaient beaucoup de plaisir à préparer le tout pour « la fête des fêtes! ». L'annaliste note : « Chacune de nous s'ingénue à préparer des surprises pour demain. Il est vrai qu'à certaines époques nous redevenons enfants et la moindre petite chose fait plaisir¹⁴⁴. »

La coutume de décorer le sapin de cadeaux existait encore en 1921 à la petite école de Saint-Joseph de Madawaska où la tante de Lucie-Anne Couturier-Cormier enseignait : *Comme surprise, tante Josée nous avait monté un arbre de Noël, le premier que je voyais en réalité. Un beau sapin en avant de la classe, décoré de quelques pantins, de petits cadeaux, et en-dessous sur la ouate blanche, une petite crèche, pliante; dans les branches, des fils de plomb découpés de papier de gomme et de boîte de thé complétait la décoration. C'était si beau!... de quoi éblouir des yeux d'enfants. Les maisons étaient trop petites pour faire un arbre de Noël, c'est pourquoi on n'en avait jamais vu. Et quand j'entendis appeler mon nom, à la distribution des prix, et que je la vis décrocher de l'arbre une petite montre (simili), avec un petit bracelet en élastique noir, c'en était presque trop. Je faillis tomber à la renverse. Je la plaçai à mon bras et j'étais la plus fière des reines¹⁴⁵.*



Noël chez les Couturier. La musique résonnait le jour de Noël de 1953 dans la famille de Benoît et Anne-Marie Couturier, d'Edmunston (Nouveau-Brunswick). Les parents avaient acheté un petit instrument de musique à chacun de leurs cinq enfants. En attendant le repas de la fête, ils se sont livrés à un petit concert improvisé, coiffés de chapeaux que leur mère leur avait confectionnés. À noter le petit sapin et la crèche bien exposés sur le piano. On aperçoit, au piano, Anne-Marie Couturier entourée de ses enfants : (de gauche à droite) Pierre, Gracia, Élisabeth, Marie-Thérèse et Pierrette. Coll. Gracia Couturier.

L'arbre de Noël faisait parfois l'objet d'une activité lucrative. On y suspendait plein de petits objets qu'on vendait à l'occasion d'un bazar ou d'un concert de Noël. En 1911, à Chéticamp, au Cap-Breton, on organisait un concert bénéfique afin d'acheter une crèche pour l'église paroissiale. Anselme Boudreau se souvient qu'à cette occasion les organisateurs avaient dressé « un gros arbre de Noël, chargé d'articles à vendre, qu'ils avaient fait venir de Montréal par Antoinette Fiset qui demeurait là ¹⁴⁶ ».

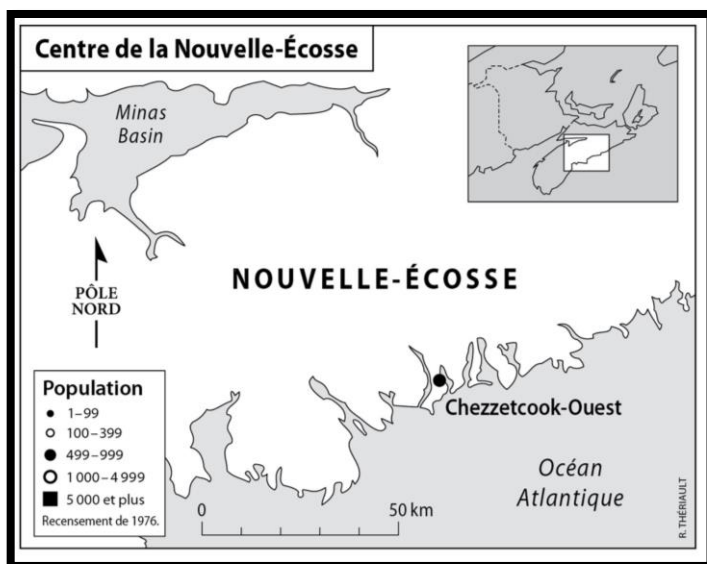
Les nombreux souvenirs recueillis auprès des aînés de tous les coins de l'Acadie nous confirment qu'au début presque toutes les décorations du sapin étaient de fabrication domestique. On se servait de canneberges, de maïs soufflé, parfois de pommes et de pommettes, de papier de couleur, de papier métallique provenant de l'emballage du thé ou des cigarettes, de laine teinte, de coquilles d'œufs, et ainsi de suite. En fin de compte, on laissait libre cours à son imagination, comme le raconte Ozélie Boisvert en évoquant son enfance vécue dans les années 1920 :

Les dernières semaines avant Noël, nous vivions dans une sorte d'excitation inaccoutumée, nous préparions les décorations pour l'arbre de Noël, ensemble montions des chaînes faites avec du papier doré que maman taillait d'une telle longueur, nous les collions. Nous enfilions aussi du blé soufflé, du rose et du blanc pour faire des guirlandes. [...] À part ces décorations, on y ajoutait les belles cartes de Noël toutes scintillantes qui nous arrivaient des États-Unis, des petits mouchoirs avec des dessins dans les coins, ils représentaient les personnages des versets que nous apprenions en anglais à l'école, Little Bo Peep, Little Boy Blue, etc. etc ¹⁴⁷.

Jusqu'aux années 1940, les précieuses cartes de Noël reçues de la parenté vivant aux États-Unis ou ailleurs étaient placées dans l'arbre de Noël. Quand elles étaient rares, on les conservait précieusement d'une année à l'autre. Petit à petit, les ornements faits main ont été remplacés par des décorations achetées au magasin ou commandées dans un catalogue. Souvent on les recevait en cadeau des membres de la famille qui travaillaient en ville. Parmi ces décorations manufacturées, il y avait des boules étincelantes, des petits oiseaux colorés et aussi des bougies qui s'attachaient au sapin à l'aide de pinces. L'illumination du sapin constituait un moment magique de la fête, mais combien bref! Un seau d'eau à ses côtés en cas d'un malheureux accident, et en présence de toute la famille, on allumait pour quelques minutes ces multiples petites chandelles qui scintillaient et se reflétaient sur les décorations en papier argenté. Aline

d'Entremont de Pubnico-Ouest, en Nouvelle-Écosse, se souvient que « tout le monde était assis et regardait de tous ses yeux pour être sûr que le feu n'allait pas prendre. C'était dangereux ¹⁴⁸ ».

Si aujourd'hui le sapin de Noël – qui est d'ailleurs de plus en plus un arbre artificiel – apparaît dans le décor plusieurs semaines avant le 25 décembre, autrefois il ne trouvait sa place dans le salon que quelques jours avant la fête, et plus souvent qu'autrement, la veille. La tradition voulait même qu'il ne soit paré de ses ornements qu'une fois les enfants couchés. Cela ajoutait à l'émerveillement des petits qui constataient très tôt le matin que non seulement Santa Claus ou le Petit Jésus était passé, mais que, comme par magie, un arbre féérique était apparu dans le salon, pendant la nuit.



Il était aussi d'usage de garder le sapin en exposition jusqu'au 7 janvier, le lendemain de la fête de l'Épiphanie, aussi appelée les Rois. Il s'agissait d'une fête d'obligation chez les catholiques, donc une journée qui devait être observée comme un dimanche. Dans de nombreux villages acadiens, le 6 janvier était l'occasion d'une fête communautaire où l'on tirait le gâteau des Rois. Pendant cette veillée, un roi et une reine étaient couronnés et régnaient sur une soirée de divertissement comprenant chants, musique, giges et jeux de société¹⁴⁹.

Références :

134. Bowler, *op. cit.*, p. 226-227; Guvelich, *op. cit.*, p. 141-143.
135. Anne-marie Desdouts, *La vie traditionnelle au pays de Caux et au Canada français. Le cycle des saisons*, Québec/Paris, les Presses de l'université Laval/Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1987, p. 54.
136. Mike MacCarthy, « The Christmas Tree in Newfoundland Christmas Customs » dans Mike MacCarthy et Alice Lannon (sous la direction de), *Yuletide Yarns*, St. John's, Creative Publishers, 2002, p. 9-14.
137. Annales du couvent de Saint-Louis-de-Kent de la Congrégation de Notre-Dame, 24 décembre 1881. C'est la première fois qu'il est question d'un arbre de Noël dans ces annales qui datent de l'ouverture du couvent en 1874.
138. Annales du couvent de Miscouche de la Congrégation de Notre-Dame, 20 décembre 1884.
139. *L'Évangéline*, 2 janvier 1890, p. 2.
140. Souvenir de Bibiane (Arsenault) Dugal (1872-1956) dans *A Short Biography and History. The Hon. Senator Octave Arsenault and His Family*, compilé par Jacqueline (Arsenault) Connoly.
141. J, Alphonse Deveau, *loc. cit.*, p. 2.
142. CÉA, col. Annette Landry-Losier, ms. 52.
143. Tanya Gulevich, *op. cit.*, p. 142-144.
144. Annales du couvent de Saint-Louis-de-kent, 24 décembre 1905.
145. Lucie-Anne Couturier-Cormier, *op. cit.*, p. 104.
146. Anselme Boudreau, Chéticamp. *Mémoires*, Moncton, Éditions des Aboiteaux, 1996, p. 95-96.
147. Ozélie Boisvert, *op. cit.*, p. 27.
148. Collection Georges Arsenault.
149. Voir l'article de Georges Arsenault : « Le gâteau des Rois à l'Île-du-Prince-Édouard », *En remontant la tradition*. Hommage au père Anselme Chiasson, Moncton, Éditions d'Acadie, 1982, p. 39-56.

Extrait du livre *Noël en Acadie* de Georges Arsenault, publié en 2005 aux éditions La Grande Marée Ltée.





Pour les amoureux de la langue ou pour toute personne s'intéressant aux particularités de notre langue parlée ou écrite, voici notre chronique portant sur le français acadien.

Parce qu'il nous arrive parfois de mettre de côté certaines de nos expressions les plus savoureuses par crainte de ne pas être compris ou par peur de nous faire reprocher de parler un « mauvais » français. Parce que, même si plusieurs mots que nous utilisons encore aujourd'hui ont été délaissés au profit d'autres correspondant davantage aux goûts du jour, ceux-ci ne continuent pas moins de représenter la façon unique que nous avons de nous exprimer et finalement, parce que nous pouvons être fiers des mots que nous ont laissés nos ancêtres, voici quelques perles de notre belle langue acadienne :

MOTS RELATIFS À LA FÊTE DE NOËL

BEBELLE : Jouet.

CATIN : Poupée.

CROQUECIGNOLE : Pâte frite de la famille du beignet.

DÉBOURRER : Débiller, découvrir, ouvrir. Débourrer un cadeau.

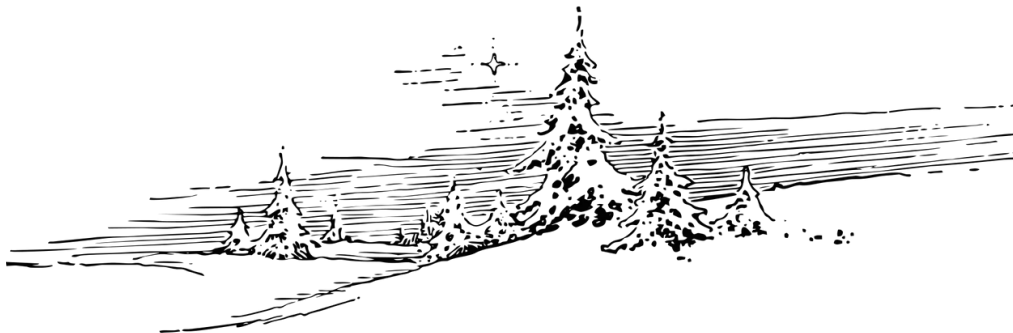
EMBOURRER : Envelopper, couvrir. Embourrer un colis.

GRÉER : Garnir, décorer. Gréer l'arbre de Noël.

FRICOT : Ragoût traditionnel principalement composé de volaille, de pommes de terre, d'oignons, de carottes, de boules de pâtes qu'on assaisonne principalement de sariette.

NAULET : Pâtisserie figurative offerte aux enfants à Noël ou au jour de l'an

PIROUNE : Oie femelle. Manger une piroune à Noël, plutôt qu'une dindonne.



Changements dans la gestion des affaires de la Société culturelle Kent-Nord



Lors de sa dernière assemblée générale annuelle qui a eu lieu le 1^{er} novembre dernier, la SCKN a présenté aux membres présents certains changements sur la manière dont les affaires internes seront maintenant administrées. En effet, la popularité croissante du Bulletin culturel et les nouvelles tâches qui en émanent a conduit le conseil d'administration à séparer en deux rôles distincts les responsabilités auparavant attribuées uniquement à l'agent culturel.

Ainsi, dorénavant, **Nicole Richard** assumera les fonctions assignées au poste d'agente culturelle en voyant à la gestion des affaires internes de la SCKN et **Carol Bernard** sera responsable de la publication mensuelle du Bulletin culturel.

	Nicole Richard Société culturelle Kent-Nord Agente culturelle
	(506) 427-2790 Bureau scknord@gmail.com
	www.sckn.info

	Carol Bernard Société culturelle Kent-Nord Édition du Bulletin culturel
	(506) 524-2754 Bureau (506) 876-0094 Domicile bulletinculturel.sckn@gmail.com
	www.sckn.info

Nous vous remercions d'avoir assisté à notre rencontre annuelle et nous vous invitons à communiquer avec nous pour toute question ou demande d'appui à la Société culturelle Kent-Nord.

Joyeuses fêtes!

Les membres du conseil d'administration

*Le meilleur
endroit
pour vos
achats des
Fêtes!*

• LES MARCHÉS •

Tradition

• MARKETS •



Coopérative Cartier Ltée

25 Boulevard Cartier, Richibucto

523-4461

[\(2\) Coopérative Cartier Ltée / Cartier Coop Ltd | Richibucto NB | Facebook](#)